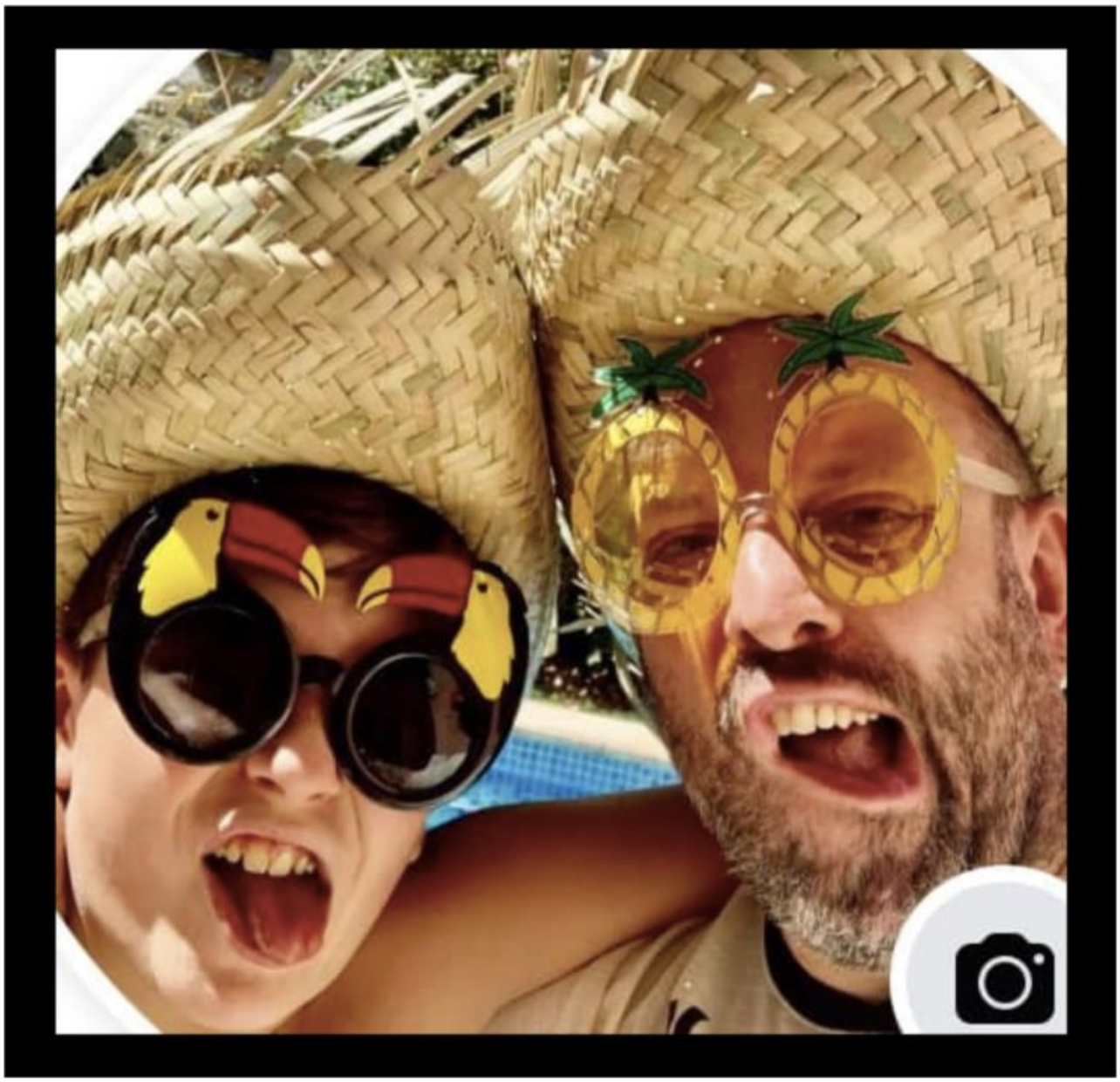
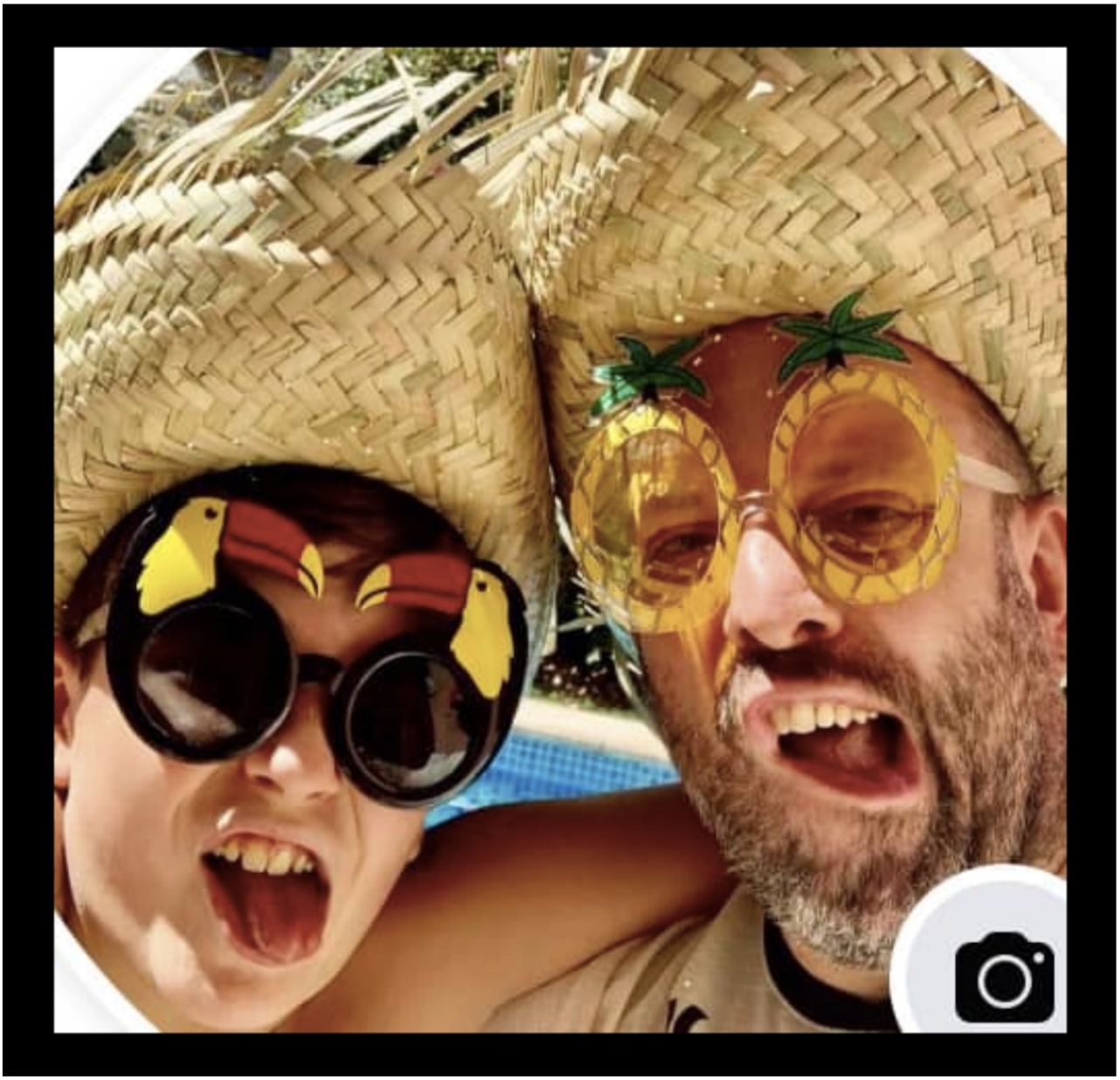
Je suis choquée par ceux qui se permettent de critiquer la lettre du père de Matisse

écrit par Christine Tasin | 3 mai 2024





D’aucuns ont même eu le culot de fustiger la photo choisie par le papa, photo ci-dessus qui illustre si bien le rire, la complicité, le jeu, les bons souvenirs des moments partagés

Je vais sans doute choquer certains de nos lecteurs, mais j’ai beau tourner les choses dans ma tête depuis quelques jours, je ne peux accepter certains propos que je lis ici ou là sur la fameuse lettre du père de Matisse. J’ai honte pour ceux qui, se disant du clan patriote, se comportent comme les nervis de Mélenchon et autres décérébrés du bulbe. Quand la haine de l’ennemi politique rend fou et fait de vous un animal partial et partisan qui oublie la raison et l’humanité et ressemble à vos pires ennemis il y a péril en

la demeure.

Il suffit de errer sur twitter, de lire certains articles et leurs commentaires sur le net pour sentir un froid glacial vous envahir.

Tous ces beaux donneurs de leçon ne comprennent pas que le père de Matisse ne soit pas un Patrick Jardin. Bien sûr. Chacun, en effet, éprouve, doit éprouver, devrait éprouver la haine, la combativité, l'envie de tuer l'assassin de son enfant et je suis à 100% d'accord avec Patrick. C'est normal, c'est humain, et nous avons suffisamment, ici, dénoncé le livre d'un veuf du Bataclan, *Vous n'aurez pas ma haine* pour comprendre.

Sauf que, on peut le déplorer, combien y a-t-il de Patrick Jardin dans la population française ? Peu, parce que cela exige une force de caractère peu commune. Et il me semble que ce n'est pas juste après la mort de l'enfant qu'il faut, en plus, accabler le père pour ce qu'il serait ou ne serait pas. Pas au moment où il a besoin, pour contenir son abominable douleur, d'écrire une ultime lettre d'amour à son fils. Cette lettre n'a pas à être politique, engagée. Le père de Matou veut crier son amour à Matou et il le fait dans une superbe lettre, juste après sa mort. Qui sommes-nous, nous, pour critiquer le contenu ?

Parce que, il y a, me semble-t-il, une énorme différence entre un livre militant, politique, destiné à faire la leçon à ceux qui ne pardonnent pas aux assassins de l'un des leurs et une lettre d'adieu à son fils assassiné quelques jours avant. Une lettre pour dire tout son amour à cet enfant. Une lettre pour essayer d'apaiser l'épouvantable douleur de la perte, de l'absence en criant, en écrivant, en disant tout ce qui tourne sans cesse dans la tête : j'ai aimé cet enfant, j'ai adoré nos partages, il a ensoleillé ma vie,

est-ce que je le lui ai assez dit, assez montré ? Cette lettre est le besoin de dire, de faire… face à la plus atroce des douleurs. Le papa évoque pudiquement en quelques mots les « mauvaises fréquentations » que son fils avait pu avoir à un moment donné. Rien de plus, rien de moins, il est trop tard pour fustiger. A quoi bon, au moment d'écrire une lettre qui n'est qu'une lettre d'amour ?

Qui êtes-vous, messieurs et mesdames les donneurs de leçons, pour dire à ce moment terrible à ce père éploré qu'il serait un gauchiste, un immigrationniste, un de ceux qui aurait approuvé l'arrivée des assassins de son enfant ? Certes, je comprends que ce soit notre tentation à nous qui luttons contre l'immigration, contre l'islamisation de la France. Mais il me semble que ce n'est ni le lieu ni le l'heure d'accabler le père en deuil. Un peu de tenue, bordel !

Sur *Résistance républicaine* le sujet a été évoqué, et avec quelle tenue, avec quel respect, sans pour autant faire de cadeaux aux gauchos dégénérés ni aux immigrationnistes par Maxime et Jacques Martinez, 2 patriotes à qui l'on ne peut rien reprocher, et nos lecteurs ont été remarquables dans leurs commentaires. Je tiens à les remercier tous vivement et publiquement ici, ils font honneur à notre site, à notre association. Maxime a dit ce qu'il ressentait avec pudeur mais avec force : ***Enfin il me semble que si je perdais un enfant, j'aurais la rage.*** Pas la peine d'en faire plus, pas la peine de fustiger, ici et maintenant, cet homme dont nous savons si peu de choses. Jacques, lui, a éclairé la belle lettre d'adieu du père de Matisse en mettant en avant sa douleur, son amour pour cet enfant. Cette lettre était destinée à son enfant mort, pour lui dire une dernière fois à quel point il avait compté dans sa vie, ce n'était ni le moment ni le lieu de régler des comptes politiques.

Et si le père de Matisse est/était un immigrationniste fou, il souffre par où il a péché, on pourra le lui dire, mais plus tard. Pour le moment il faut respecter sa douleur, son

deuil, sans se comporter comme des chiens. Notre ami Cachou, défenseur des animaux engagés, me dira que cette expression fait outrage aux chiens. Certes, mais c'est la langue française, le charme des expressions imagées qui font tout comprendre, simplement. Je refuse de me priver du plaisir d'user de comparaisons, métaphores, allégories… sous prétexte que certaines seraient infamantes pour des animaux ou des personnages. A ce jeu, je soupçonne certains tarés de vouloir faire des autodafés des Fables de La Fontaine et Cachou ne ressemble en rien à ces hystéro-dingues.

Plus que jamais nous devons suivre les leçons de l'antiquité. Sur le temple d'Apollon à Delphes, là où la Pythie de Delphes officiait étaient gravés 147 aphorismes chers à ceux des Anciens gréco-romains qui avaient du bon sens, comme *Μηδὲν ἄγαν*
Ne fais aucun excès. L'essentiel revient à dire qu'il faut se méfier de l'hybris (hubris ou *ubris* -en grec ancien : ὕβρις / húbris-) qui se traduit le plus souvent par « démesure ».

Je crois que, dans la vie, il y a un temps pour tout. Un temps pour la bataille. Un temps pour la vengeance (quand la justice d'un pays ne la rend pas il est évident que la tentation de faire justice soi-même se fait impérieuse**). Mais aussi un temps pour le recueillement, les mots d'amour et de regret, en oubliant pour un moment, pour un moment seulement, le politique et les règlements de compte. C'est ainsi que j'ai compris la lettre destinée à Matou, que j'ai trouvée très émouvante. Il sera temps plus tard d'interroger la vie de ses parents, de leur faire des procès d'intention. Pour le moment, place au recueillement. Place à l'amour sans procès.**

Nous ne faisons pas de trève, nous, dans notre combat contre l'immigration, contre l'islamisation, contre les agressions, assassinats… tous plus horribles les uns que les autres dus pour une bonne partie à l'immigration. Plus que jamais, la

mort de Philippe, de Matisse et de tant des nôtres, chaque jour, doivent nous rappeler qu’il y a urgence. **Oui, ce sont les nôtres qu’ils assassinent. Oui nous devons nous lever.** Mais laissons un père touché à mort crier son amour à son fils sans lui faire la leçon. Pas maintenant.